

daît parler de l'enfance de sa fille, lorsque ce nom détesté se mêlait au récit. Aussi, quelque souffrance que la jeune fille éprouvât à résister à son penchant le plus cher, l'amour filial l'emportait et se gardait avec soin d'éveiller dans l'esprit de son père un souvenir pénible; elle évitait même la rencontre de l'ancien compagnon de ses jeux.

Pendant la première année qui suivit la brouille de leurs parents, les deux enfants se réunissaient souvent dans quelque coin perdu pour y jouer ensemble, ou bien, lorsqu'ils gardaient les troupeaux, ils s'arrangeaient de manière à se rencontrer tous les jours.

Toutefois, nonobstant les supplications de Bernard, leurs rencontres devinrent, à son grand étonnement, de mois en mois moins fréquentes, et quatre ou cinq ans plus tard, il était rare qu'il vit encore la jeune fille. Au sentiment de ce qu'elle devait à son père, était venue se joindre une pudeur virginale qu'elle avait ignorée jusque-là.

Maintes fois, lorsqu'ils travaillaient en même temps dans leurs champs limitrophes, l'inconsidéré Bernard, cédant à sa joie, avait inutilement lancé en l'air sa casquette, et lorsqu'il s'était écrié de loin: "Bonjour, Anna!" elle s'était chaque fois détournée, le rouge de la honte sur le visage, s'était bornée à répondre doucement: "Bonjour, Bernard!" et, quelques instants après, avait quitté le champ, ou bien était allée continuer son travail sur un point plus éloigné. S'il la rencontrait dans un chemin, ou s'il la trouvait le dimanche en allant à la messe au village, elle baissait toujours la tête lorsqu'elle le voyait arriver, et elle ne lui répondait jamais que par un bonjour dit à voix basse.

Le jeune homme ne savait à quel motif attribuer cette conduite étrange. La chère compagne de ses jeux partageait-elle la haine que lui portait son père, ou était-ce seulement à cause de la crainte que lui inspirait Henri qu'elle évitait et fuyait avec tant de soin sa présence? Il préférait s'en tenir à cette dernière supposition; car la pensée que sa sœur le haïssait lui eût été trop cruelle, lui eût déchiré trop douloureusement le cœur.

Cependant, d'année en année, grandissaient en lui l'amour qu'il portait à la fille d'Henri. Le moment était arrivé où sa passion comprimée devait éclater avec violence; de même que la vapeur comprimée dans un vase en acquiert plus de force, de même son amour était devenu plus fort par la résistance même qu'il éprouvait.

(A continuer.)

LE JOUEUR PHILANTHROPE.

Lors de la dernière guerre soutenue par la Hongrie en faveur de son indépendance, un officier anglais, du nom de Thompson, était venu offrir son épée à la cause hongroise. Peu de temps après, il périsait glorieusement sur le champ de bataille, laissant derrière lui une veuve sans fortune et une fille âgée de seize ans seulement. Lady Thompson était la sœur de Haight. Après cet événement fatal, les restes mortels du malheureux officier ayant été transportés à Pesth, lady Thompson était venue définitivement s'y fixer. Depuis son départ d'Angleterre, elle n'avait encore vu aucun membre de sa famille. Elle se réjouissait de bientôt serrer sur son cœur un frère qu'elle avait toujours tendrement aimé. Puis il s'agissait de l'événement le plus important qui pût se réaliser pour elle: le mariage de sa fille chérie, Georgina.

Sir Richard n'avait guère plus que le temps nécessaire pour se rendre à Pesth avant la date fixée par la cérémonie. Influencé déjà par l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, il regrettait presque un engagement qui, retardant son départ de Vienne, pouvait lui faire manquer le moment pour lequel on l'attendait. Mais sa parole était donnée; il fallait que le fait s'accomplît. Et, si la tentative était heureuse, la satisfaction de son succès suffirait à compenser tous les désagréments qui avaient pu en résulter.

Deux jours plus tard, une foule nombreuse se pressait dans les salons de la principale maison de jeu de la ville. L'intérêt général était dirigé vers une petite table occupée par deux joueurs seulement. Les deux adversaires ne cessaient de se disputer les honneurs de la partie, tantôt au lansquenet, tantôt à l'écarté. Le premier était le prince Osmanzoff; le second, sir George Haight. Il s'agissait alors d'un écarté et les joueurs étaient quatre à quatre. Les parieurs formant la galerie semblaient trembler d'anxiété; mais le calme et le sang-froid de sir Richard restaient imperturbables, malgré le chiffre de l'enjeu, qui montait à cinquante mille roubles, et la mauvaise fortune des parties précédentes, qui lui coûtaient une perte de deux cent mille roubles.

Les cartes sont données et distribuées; la retourne est un cœur. A cette vue, le prince ne peut dissimuler son impression:

—Cœur, dit-il.

—Voici.

—Cœur encore.

—Voici.

—Cœur, continue Osmanzoff.

—Voici du cœur, dit Haight.

Le prince abat sa dernière carte, c'était encore un cœur. Alors Haight

se renverse nonchalemement sur sa chaise en jetant vers la table un regard d'indifférence. Le russe triomphant relève son nouveau gain; puis, reprenant la parole:

—J'espère, dit-il, que vous ne vous retirez pas encore, un Anglais n'abandonne ainsi le champ de bataille!

—Non, certes, répond sir Richard: un Russe non plus, je pense.

—Vous ne vous trompez pas, car c'est un de nos grands principes. Mais vous ne seriez peut-être pas fâché de changer la partie; voulez-vous faire un bansquelet à deux?

—Soit pour le lansquenet.

Les deux adversaires commencent. Le prince tient la banque; il gagne vingt milles roubles; son bonheur a quelque chose d'insolent, de démoralisant. Mais l'anglais n'en conserve pas moins son flegme habituel, et il continue la lutte avec le sang-froid de ce général des temps modernes qui, voyant tomber ses soldats les uns après les autres, tire sa montre et se dit: "Je perds tant d'hommes par minute. Voici mon effectif actuel; voici ce qu'il me restera dans une heure, mais alors j'aurai mon renfort; la victoire est à moi!"

Enfin la main change, Haight, devenu banquier, semble se réconcilier avec la fortune. Il vient de gagner vingt mille roubles, lorsqu'il déclare qu'il triple son enjeu. La proposition acceptée, Osmanzoff perd encore, et il finit par se voir dépouillé de tout ce qu'il a en or et en billets. Alors on convient de jouer sur parole, en inscrivant l'enjeu sur la table, à l'aide d'un morceau de craie. Mais la victoire reste toujours fidèle à son nouveau favori; et bientôt, constatant l'état de son budget, sir Richard annonce un gain de trois cent mille roubles.

—Sir Richard, je vous félicite, dit le prince d'un air affecté qui déguisait mal son impression.

—Mais, répond l'Anglais, j'espère, prince, que vous ne vous retirez pas encore. Un Russe n'abandonne pas ainsi le champ de bataille!

—Je crois, dit Osmanzoff, avoir déjà fait, à cet égard, ma profession de foi. Seulement, je préférerais l'air du jardin, je trouve cette atmosphère suffocante. Vous avez la réputation d'un excellent tireur; voulez-vous laisser les cartes et essayer quelques balles?

—Volontiers.

—Quel sera l'enjeu?

—Deux cent mille roubles.

—Soit, réplique le prince; mais mes ressources sont à bout. Il faut que je songe à mes besoins; je ne puis épuiser aujourd'hui tout mon crédit sur la Banque de Vienne.

—Alors, je vous joue deux cents mille roubles contre une de vos terres.

—Comment, vous désirez donc venir vous fixer dans notre pays?